

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 17

Artikel: Les bottes de Cendrillon : (8)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178039>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

saurions mieux faire que d'attirer là-dessus l'attention de l'autorité compétente, afin qu'une pareille mesure soit appliquée au *théâtre de Lausanne*.

LES BOTTES DE CENDRILLON

(8)

Il y avait dix-huit mois que le jeune homme était parti. Pas une lettre ! Et, d'un autre côté, aucune personne n'était venue visiter Pervenche.

La jeune fille devait cependant avoir des parents, une famille !

Souvent j'avais voulu l'interroger à ce sujet ; la crainte d'être indiscret m'avait retenu... Il était impossible qu'elle fût seule sur la terre. Peut-être n'osait-elle pas s'adresser à ceux dont elle avait encouru la colère ? J'y serais allé, moi ! trop heureux de lui trouver des protections moins misérables que la mienne.

Sans doute elle devina ma pensée, car un jour elle me raconta, sans que je lui eusse demandé, l'histoire des dix-sept années de sa vie.

Orpheline presque dès le berceau, elle avait été recueillie et élevée par des parents éloignés de son père. Ces parents avaient eux-mêmes des enfants. De là mille préférences qui ne lui laissèrent jamais un seul jour de bonheur. Ce n'étaient que reproches cruels, que cruelles humiliations. En vain elle s'efforçait, par son travail, à payer la petite place qu'elle tenait dans la maison. Jamais une voix amie n'avait frappé son oreille. Les premiers mots d'amour enivèrent son jeune cœur, auquel un semblable langage était inconnu, divin. Un jour, enfin, elle s'en vint de cette demeure, devenue insupportable. L'amour l'attendait à la porte.

Qu'elle fut heureuse pendant quelques mois ! Son amant l'adorait. Des bouquets de pervenches échangés la nuit par-dessus la muraille avaient été leur premier et unique entretien. Elle se cacha sous le nom de ces fleurs. Peine superflue ! Les parents dont elle avait déserté le toit hospitalier ne la cherchèrent même pas, trop heureux d'être débarrassés d'une enfant qui n'était pas la leur. Que de soins, cependant, elle prenait pour rester ignorée ! Excepté son amant, personne ne la connaissait que sous son nom de Pervenche. Enfin était venu le terrible départ, et, depuis ce jour fatal, le bonheur s'était envolé avec la vie. — J'avais remarqué dans le récit de Pervenche un oubli qui m'avait frappé. Elle ne prononçait ni son nom ni celui de ses parents, qu'elle ne maudissait pas, et qu'elle avait pourtant bien droit de maudire ! Je lui demandai la cause de ce silence.

— Oh ! me répondit-elle avec un sourire, le dernier que j'aie vu sur ses lèvres : oh ! c'est que je t'ai bien compris, vois-tu !... Si tu avais les noms, tu chercherais les personnes, et je ne le veux pas !... Ils m'ont fait bien du mal ! ils ont dit et pensé des choses affreuses depuis que je les ai quittés. Mes dix-sept ans ne sont pas sans orgueil. J'ai agi comme je devais agir. Pourquoi donc leur demander une grâce, que du reste, sois-en bien sûr, ils n'accorderaient pas ?

Cette simple et digne réponse me fit plaisir, son orgueil n'était-il pas mon orgueil ?...

— C'est noblement penser ! lui répondis-je aussitôt. Mais voyons... si, d'un autre côté, nous ne trouvons pas quelques ressources ! Il avait, lui, des amis, de bons et francs jeunes hommes ; par eux nous aurons des secours, et peut-être, encore mieux, des nouvelles de l'absent ?...

C'était là le meilleur appât pour tenter le courage de la délaissée. J'étais donc bien loin de m'attendre au triste signe de tête avec lequel elle murmura :

— Faux espoir, mon vieil ami, faux espoir ! Je n'ai jamais même vu un seul des anciens compagnons de ses plaisirs. Lui-même avait renoncé à toute autre société que la mienne. Du jour

où je m'étais donnée à lui, nous avions été l'un pour l'autre l'univers tout entier. Nous nous aimions tant ! Il avait rompu avec son passé. Désormais nous devions vivre tous les deux, seuls, ensemble, toujours ensemble, l'un pour l'autre et l'un par l'autre. Je ne connaissais, je n'aimais personne au monde, excepté lui que j'adorais avec tout mon cœur. Mais pour lui c'était un sacrifice. Il avait des amis, des habitudes. Le bruit, le monde, la variété des figures et des langages, tout cela plaisait à ses yeux et à ses oreilles. Mais ses yeux ne voyaient plus, ses oreilles n'entendaient plus que sa Pervenche. Il était jaloux d'un son de ma voix entendu par un autre homme ; du regard qu'un autre homme arrêta sur son trésor. Il arriverait aujourd'hui, qu'il serait jaloux de toi, j'en suis sûr ! Tu vois bien, mon vieil ami, que s'il était là je n'oserais plus te donner ce nom ; tu vois bien que, lui absent, je ne connais plus personne au monde !...

— Alors, m'écriai-je, c'est encore plus infâme à lui de vous avoir laissée seule, de ne pas même vous écrire un mot de consolation et d'amitié.

A cette brutale accusation, la jeune fille mourante se redressa blanche et droite sur sa couche, comme la statue de marbre de quelque sainte profanée dans sa tombe. Son front rayonnait. Un éclair passa dans ses yeux ranimés. Elle était sublime de colère, de foi, d'amour ; et ce fut d'une voix frémissante et indignée qu'elle s'écria :

— Calomnie ! tu mens, tu mens ! Lui, m'oublier, jamais ! C'est un sacrilège de le croire !... S'il m'a laissée seule, c'est que cela devait être ainsi. Tout ce qu'il fait est bien fait... Il ne m'abandonne pas ; non, il vient ! je le sens venir !... Il n'est pas arrivé de nouvelles ?... c'est que ses lettres, c'est que lui-même peut-être est au fond de la mer !... Oui, parfois, je l'aperçois dans le ciel ; il m'appelle, il me tend les bras !... Il m'attend là haut, lui !... moi je l'attends ici !... Mais sur la terre ou dans le ciel, nous serons ensemble !... Dieu me l'a promis, il nous réunira !...

Cet effort, ce délire, cette exaltation, avaient brisé la frêle enfant. Elle retomba sur son lit de douleur, sans mouvement, sans couleur et sans voix.

Je crus l'avoir tuée, et je me jetai la face contre terre en éclatant en sanglots. Depuis longtemps elle était revenue à elle, que je lui demandais encore pardon sans oser la regarder.

— C'est à toi de me pardonner, murmura-t-elle d'un souffle éteint et affaibli. Je t'ai fait de la peine. Mais ton amitié t'a égaré, vois-tu bien !... Il ne faut plus douter de lui. C'est un cœur noble et bon. Je t'en prie, dis-moi que tu l'aimes et que tu crois en lui !

(La suite au prochain numéro).

On trouve, dans un petit journal de province, la pétition suivante dont l'originalité est au-dessus de toute qualification :

« Sire,

« J'ai contracté, sous votre cher oncle, deux blessures mortelles qui, depuis cinquante ans, font l'ornement de ma vie, *une à Wagram et l'autre à la cuisse droite*.

« Si ces deux anecdotes vous paraissent susceptibles d'un bureau de tabac, mon espérance et mon épouse seront au comble ; et quant à moi, Sire, j'ai bien celui de vous remercier d'avance, en vous priant d'affranchir votre réponse, si c'est un effet de votre bonté de m'écrire un petit mot. »

Pour la rédaction : L. MONNET.